

Lyon prépare une exposition artistique, dont l'ouverture est fixée au 17 décembre prochain. Un grand nombre d'œuvres importantes sont annoncées, dit-on, de Paris, des départements et de l'étranger, à la commission de l'académie lyonnaise, qui a pris l'initiative de cette solennité locale.

Au marché aux grains de Lille, de mercredi, il y a eu hausse moyenne de 0 fr. 28 c. à l'hectolitre.

La légère hausse qui s'est produite mercredi dernier, au marché de Lille, sur la vente des 2,430 hectolitres de blé qu'on y avait amenés, combinée avec les prix des dix marchés du Nord, a donné pour résultat une hausse de 22 centimes. Les fleurs ont haussé de 12 centimes au sac. Le pain blanc est remonté à 30 centimes le kilogramme, c'est-à-dire qu'il y a eu un centime de hausse. Le pain de ménage est resté à 24 c.

L'Echo du Pas-de-Calais, journal d'Arras, qui avait succédé au Progrès du Pas-de-Calais, annonce qu'il cesse de paraître.

Nous avons entretenu dernièrement nos lecteurs d'une découverte due à M. Despréaux, de Dieppe, et intéressant à un haut degré le monde industriel. Voici de nouveaux renseignements à ce sujet :

Le bon goût, la délicatesse et le fini des dessins employés par M. Despréaux, sont une innovation apportée par lui dans ce genre d'industrie. Aucun des procédés employés pour produire des effets analogues ne donne des résultats comparables à ceux qu'il obtient, et l'on peut dire même que le travail de main d'homme, dans la broderie et le brochage, n'arrive pas, à beaucoup près, à une finesse égale, à une pureté semblable dans les dessins sur les étoffes. De plus, M. Despréaux est le seul qui puisse reproduire tous les dessins, de quelque nature et de quelque forme que ce soit.

Nous devons ajouter que le procédé Despréaux embrasse toutes les parties de notre industrie nationale, les laines, les soies, les velours, les cotons, les étoffes précieuses, les cuirs, etc.

Les couleurs que M. Despréaux emploie sur ses étoffes sont d'une solidité telle qu'elles restent toujours inaltérables. Les tentures en coton sont d'une perfection et d'un bon marché tels, que l'on peut ainsi lambriser ses appartements à aussi peu de frais qu'avec du papier.

En un mot, l'industrie de M. Despréaux possède trois avantages dont un seul ferait la réputation d'un inventeur heureux; elle met au jour des produits infiniment plus parfaits, infiniment moins chers et cent fois plus abondants que les métiers Jacquart.

On annonce qu'une société anonyme s'organise en ce moment pour l'exploitation de l'invention de M. Despréaux.

La Société d'Emulation de Rouen devait organiser pour le printemps prochain une exposition départementale et dont l'initiative revient à son président, M. Bénard-Leduc.

Voici en quelques mots quel serait ce projet :

La Société d'Emulation, généralisant le principe qu'elle applique depuis longtemps avec

succès, remplacerait l'exposition départementale de cette année par une exposition régionale de l'industrie où viendraient se grouper les produits des cinq départements de la Normandie, et de plus de la Somme, de l'Oise, du Pas-de-Calais, de l'Aisne et du Nord.

Autant que possible, on attirerait les produits industriels similaires, afin de rendre plus sensibles et plus profitables les points de comparaison qui naîtraient nécessairement de cette exposition.

Ce plan, que nous traçons brièvement, aurait reçu pleine et complète approbation du préfet de la Seine-Inférieure et du maire de Rouen; un des chefs naturels de l'industrie rouennaise aurait accepté la présidence d'honneur de l'exposition régionale; le président titulaire serait M. Bénard-Leduc, qui occupe ces fonctions dans la Société d'Emulation. On se serait en outre assuré le concours d'hommes instruits et intelligents, dont les noms sont une garantie pour toute entreprise conçue dans un intérêt général.

Nous serons prochainement en mesure de donner plus de détails sur ce projet.

Une décision importante vient d'être rendue par le ministre de l'intérieur en matière de sépulture. Une commune du département de la Dordogne a fermé son ancien cimetière et en a établi un nouveau. Une famille qui avait dans le premier une concession à perpétuité a demandé que d'autres terrains fussent mis à sa disposition dans le second, et que la commune y fit transporter à ses frais les anciens tombeaux. Le conseil a objecté que l'ancien cimetière était conservé, quoique fermé.

Le ministre de l'intérieur, auquel la difficulté a été soumise, a donné raison à la famille contre le conseil municipal. En effet, l'article 8 du décret du 3 prairial an XII (11 juin 1804) exige que les cimetières abandonnés restent fermés pendant cinq ans, époque à partir de laquelle ils peuvent être affermés, à la condition qu'ils ne seront qu'ensemencés ou plantés, sans qu'il y puisse être fait aucune fouille ou fondation pour des constructions de bâtiment.

Afin de faciliter l'application de ce décret, une ordonnance royale du 6 décembre 1843 porte qu'en cas de translation d'un cimetière, les concessionnaires ont droit d'obtenir, dans le nouveau cimetière, un emplacement égal en superficie au terrain qui leur avait été concédé, et que les restes qui y avaient été inhumés seront transportés aux frais de la commune.

Commerce.

La vente au détail, sans avoir beaucoup d'entrain, a été plus animée depuis les premiers jours de novembre. Les besoins de la consommation commencent à se faire sentir pour la saison d'hiver. Les magasins de nouveautés ont écoulé beaucoup de tissus de laine et de soie dans les qualités ordinaires, mais il se présente peu d'acheteurs pour les étoffes riches. La situation n'a pas changé dans la fabrique d'articles de Paris. On termine les commandes peu nombreuses, d'ailleurs, reçues de l'étranger, et on va s'occuper des préparatifs pour la vente du jour de l'an. Mais les transactions n'ont pas repris l'activité qu'elles devraient avoir à cette époque de l'année.

Les fabriques de province vont bien pour les tissus de soie, de coton et de laine. La métallurgie compte sur une reprise.

On remarque un mouvement plus prononcé dans nos industries textiles. Dans ces derniers temps, les fils et les tissus de coton ont éprouvé, après une animation assez marquée, un calme

qui dure encore. Mais, dans les tissus de laine, les demandes sont très satisfaisantes. Aussi pour les autres industries textiles, il y a bien des raisons d'espérer que la campagne d'hiver sera moins difficile et même notablement meilleure qu'on le pensait généralement.

La position du marché de Rouen a peu changé. Il s'est fait quelques affaires en calicot compte 30, à des prix mieux soutenus que la semaine dernière. Il s'en est fait un peu moins en filés pour tissage mécanique, mais le moral des filateurs n'a fait que devenir meilleur. La rouennerie et les mouchoirs de Bolbec ont fait l'objet d'un peu moins de transactions. Cependant les filés destinés à ces sortes de marchandises se sont bien vendus. L'indienne est restée dans la même position que nous avons signalée dans notre dernier bulletin.

Les marchés de la Drôme et de l'Ardèche seraient très riches en affaires si les soies étaient plus abondantes; mais combien en reste-t-il encore après la mauvaise récolte du printemps? Tout ce qui paraît s'enlève aussitôt à de bons prix. A Lyon plusieurs articles sont en hausse.

Les cocons jouissent à Marseille d'une faveur excessive. Sans doute les filateurs sont amenés à subir une hausse continuelle, par les besoins de la fabrique; mais en se rapprochant des prix exagérés de l'année dernière, ne retomberait-on pas dans le calme qui en résulte? Le danger mérite d'être approfondi. A la date du 6, les ventes avaient continué par chacun des articles soies et cocons à être très-achetés et les cours avaient de nouveau progressé. Les dépôts étaient de peu d'importance et rien ne faisait présumer des arrivages importants; ceux de la semaine avaient été complètement nuls.

FAITS DIVERS.

On sait que M. le ministre de l'instruction publique a recommandé récemment aux préfets et aux conseils généraux la création de bibliothèques communales, consacrées spécialement aux ouvriers studieux des campagnes et des villes. M. Rouland reçoit chaque jour des lettres d'adhésion à cette œuvre intelligente et des demandes de livres, cartes, etc. pour les bibliothèques. Un certain nombre fonctionneront dès le début de cet hiver; elles seront établies, lorsqu'il y aura lieu, dans les dépendances de la mairie et à défaut dans l'école communale.

On écrit de Laon au *Gleaner de Saint-Quentin* :

« On parle beaucoup dans notre ville, depuis trois jours, d'une affaire qui revêt jusqu'à présent un étrange caractère de gravité et de mystère. Un jeune ouvrier sellier, ou plutôt peintre en voitures, le nommé Auguste Blanchart, s'était marié, il y a six mois environ, avec une jeune fille de Laon. On prétend que le ménage n'était pas des plus heureux; ce n'est là, du reste, qu'un bruit soulevé peut-être par l'événement que nous allons dire.

Or, samedi dernier, Auguste Blanchart est mort subitement. On parla d'abord de suicide; mais le bruit de cette fin prématurée était arrivée aux oreilles de la justice, qui commença une enquête. L'autopsie prouva que Blanchart avait succombé aux suites d'un empoisonnement, et sa femme fut arrêtée. L'enquête se poursuit. La femme Blanchart et quelques autres personnes ont été interrogées. On comprend la réserve que nous devons garder en ces circonstances. »

— Et le Seigneur n'envoie pas de prétendant à une jeune personne si honorable ?

— Elle serait déjà fiancée et même mariée, si elle n'était pas si difficile, car il faut avouer qu'elle possède beaucoup du ton de grandeur de ses parents; entre nous — mais ne le répétez à personne — ce n'est qu'après avoir essuyé un refus de Marie que le docteur et le pharmacien ont été plus heureux ailleurs. Le plus surprenant, c'est qu'elle a également refusé un de ses parents du côté paternel, un homme honnête et riche, qui amène au moins chaque année six paires de bœufs à notre foire. Nous l'appelons ici le prétendant annuel; car tous les ans il arrive dans sa calèche, à la suite de ses bœufs, et chaque fois il sollicite la main tantôt d'une demoiselle, tantôt d'une autre, et il se retire régulièrement avec un pied de nez.

— C'est admirable, interrompit vivement l'ingénieur; une jeune personne pauvre qui dédaigne de devenir une femme riche doit avoir du caractère; — le travail ne lui pèse donc pas ?

— Prétendre qu'il lui est à charge, ce serait une calomnie. Le travail ne semble pas du reste contraire à sa santé, car elle fleurit comme mes plus belles roses au milieu de l'été.

Pendant cet entretien d'un quart-d'heure, William porta au moins dix fois ses regards vers la mansarde de sa voisine. Mais impossible d'apercevoir une rose. « Elle peut néanmoins, se dit-il en lui-même, être chez elle sans se montrer à la fenêtre. — Au surplus, je le saurai bientôt... Charles !

— Monsieur l'ingénieur ?

— Monte chez madame N..., qui demeure là en face dans la mansarde, et demande-lui six livres de chocolat. »

Charles était déjà dans la pièce voisine lorsqu'il son maître le rappela, et ajouta d'un air indifférent :

« Ecoute ! tu demanderas en même temps, au rez-de-chaussée, s'il n'y a pas dans la maison, comme je l'ai entendu dire, une personne qui se charge de remettre des manuscrits au net. »

Puis l'ingénieur ferma ses jalousies et se cacha derrière l'œil appliqué contre une petite fente qu'il y avait faite, comme par hasard, lors de cette intéressante découverte, et qu'il cachait d'ordinaire avec soin quand madame la conseillère lui rendait visite, il attendit le résultat de la mission de Charles.

Mais ce jour-là l'habitante de la mansarde n'était pas assise près de sa fenêtre, que l'on avait garnie le matin même de nouveaux rideaux, blancs comme la neige.

Ce fut en vain que William, en dépit des reproches inévitables de son hôte, agrandit encore le petit trou des jalousies; il ne découvrit personne en face et ne vit que Charles traversant la rue pour revenir.

« Eh bien ? lui demanda en levant les yeux l'ingénieur, qui feignait de travailler. »

« Je retournerai chercher le chocolat demain, répondit Charles; il n'y en a pas de prêt aujourd'hui, m'a-t-elle dit. »

« Et la mise au net; — tu l'as oubliée, sans doute ? »

« Non, j'y ai pensé; — on m'a promis de me donner réponse demain. »

« Bien ! Ecoute, Charles : je ne veux ni sortir ni être troublé dans mon travail d'aujourd'hui; ôte la clef de la porte et n'oublie pas, pour l'amour de Dieu, que je ne suis pas chez moi, n'importe pour qui. »

ce conseil de feu sa mère chérie. « N'oublie jamais combien il est nécessaire de travailler dans sa jeunesse pour se préparer une vieillesse exempte de soucis, ni que le bien-être le plus doux et le plus fécond est celui que l'on doit à sa propre activité. »

« Si, vraiment, répondit le conseiller Utter, souriant de la chaleur de son ami; en y réfléchissant bien, je me rappelle que nous avons votre affaire, et même pas loin d'ici; mais vous auriez beau chercher, monsieur l'ingénieur, je crois que vous ne devineriez jamais à qui revient dans notre ville la palme de la plus belle écriture. »

— Eh bien, indiquez-moi donc ce bijou — ce ne serait point par hasard quelque expéditionnaire de la chambre de Stockholm, qui se serait égaré ici ?

— Un expéditionnaire de la chambre ! — ha, ha, ha ! — mais parfaitement bien deviné, dit le conseiller en riant — ou pour mieux dire : une expéditionnaire de la chambre ! Vous pouvez m'en croire, elle a noirci bien des feuilles de papier, aussi bien pour le bourgmestre que pour les employés du fisc.

— Quoi ? — une femme ?

— Une femme, et, par-dessus le marché, votre voisine de la mansarde d'en face !

— L'intéressante dame peut-être ?

— Ah, ah ! monsieur l'ingénieur a déjà fait ses découvertes, à ce que j'entends ! Mais ce n'est pas la dame elle-même, car elle n'a pas de papier, que pour ses tablettes de chocolat. Il s'agit de sa fille — LA JOLIE DEMOISELLE DE LA MANSARDE, comme nous l'appelons. — C'est elle qui écrit bien ! elle fait même des patrons de broderies ornés de fleurs qu'elle dessine d'après

nature dans le parterre que j'ai là devant ma maison.

— Mais, mon cher monsieur, voilà vraiment bien des nouvelles ! s'écria joyeusement notre ingénieur : si la belle demoiselle est si habile à dessiner des patrons de broderies, je parie qu'elle pourrait aussi colorier des plans.

— Je vous réponds qu'elle parvient à faire tout ce qu'elle veut. Il n'y a qu'une difficulté : c'est qu'elle est absente pour le moment. Elle est allée à la campagne, il y a quelques semaines, chez des personnes très distinguées, pour donner des leçons de dessin; mais je pense qu'elle reviendra ces jours-ci.

— Et cette belle inconnue se nomme ?

— Marie N... — Son père, capitaine pauvre, ne vivait, comme on dit, qu'un jour le jour; il laissa donc sa veuve dans l'indigence. Elle-même avait été, dans sa jeunesse, une demoiselle de condition, très recherchée, d'une éducation parfaite, et l'amour seul l'avait entraînée à se marier contre le gré de sa famille. Elle perdit ainsi les grandes relations dont elle se vantait encore quelquefois; mais le beau côté de l'affaire, c'est qu'elle est devenue sage et qu'elle a acquis de l'expérience. En mère excellente — et il faut avouer qu'elle l'est réellement — elle en a fait profiter sa fille, et c'est surtout celle-ci qui pourvoit à leurs besoins.

— Et malgré cela, la mère est obligée de faire du chocolat ? demanda William d'un ton visiblement empreint d'intérêt pour cette pauvre famille.

— Oui, sans doute; elle ne peut rester là les bras croisés pendant que sa fille, cet ange, serait forcée de travailler pour deux ! Et son chocolat — quoique je n'en prenne jamais — est très bon, du moins à ce que dit Marguerite.

— Un crime épouvantable a été commis à la Nouvelle-Orléans dans le courant du mois dernier.

M. Avel, curé depuis trois ans de la paroisse de Santa-Fé, et qui venait d'être envoyé à Mora, à l'extrémité septentrionale de ce diocèse, a été empoisonné en célébrant la messe.

C'est dans le vin même qui devait servir au sacrifice de la messe qu'une main sacrilège avait jeté le poison.

M. Avel, aussitôt après avoir bu le vin consacré, ressentit des douleurs. Il eut cependant le courage de finir la messe, et dit ensuite aux personnes qui l'entouraient :

— Mes amis, je suis empoisonné ! Mais quels que soient les auteurs de ma mort, je leur pardonne de tout mon cœur !

Il eut encore la force d'écrire quelques lignes à l'évêque, et mourut au bout d'une heure.

Un enfant de chœur, qui avait bu le reste du vin, est mort aussi dans les plus vives douleurs.

— On écrit de Cintegabelle à l'Aigle de Toulouse :

« Un déplorable accident vient de coûter la vie à un jeune homme de dix-huit ans, Michel Gaillas, et de réduire au désespoir son père et sa mère, honnêtes cultivateurs qui n'avaient pas d'autre enfant.

« Ce jeune homme ayant voulu tuer des rats qui étaient nichés dans un mur de la maison, a pris son fusil à deux coups, dont il a introduit la crosse dans le trou qui servait d'abri à ces animaux. Il cherchait à les assommer avec la crosse, et avait déjà frappé plusieurs coups. Malheureusement il n'avait pas pris la précaution de décharger son fusil ou de le désamorcer. Le chien se heurtant à une brique, a écrasé la capsule et le coup est parti. Le pauvre jeune homme a reçu toute la charge en plein corps et à bout portant. On a appelé aussitôt deux médecins, mais tous leurs soins ont été inutiles, la blessure était mortelle, et le blessé expirait le lendemain. »

— On parle beaucoup en ce moment, dit l'Indépendance Belge, d'une nouvelle invention qui est appelée à faire sensation; il s'agit d'un perfectionnement important qui serait apporté à l'industrie linière par le mode de rouissage dit des Frères gris.

D'après les inventeurs, qui ont établi exprès une usine dans le Suffolkshire, pour la démonstration de leur procédé, on obtiendrait désormais les résultats suivants :

5,000 kilogrammes de lin battu et dégarni de sa graine donneraient 1,000 kilogrammes de lin fin. Or, chacun sait que, par les procédés actuellement connus, pour cette même quantité de produit, il faut de 9 à 10,000 kilogrammes de matière première.

Mais ce n'est pas tout. On assure que, à l'aide desdits procédés, on se procure une alimentation pour le bétail d'une grande valeur. Assurément, on était loin de s'en douter. Cette nourriture ne serait rien autre que la tige de la plante elle-même, dépourvue du lin proprement dit par une décortication préalable et très facile.

Tout le monde connaît les grandes allumettes appelées *chenevottes*, dont on se sert tout particulièrement en Bourgogne et dans les pays à chanvre. Ce serait l'analogue de cette partie du lin que les inventeurs auraient trouvé moyen de rendre mangeable et assimilable. Si ce fait se confirme, il sera cause, à lui seul, d'une véritable et salutaire révolution agricole, puisque, de cette façon, le cultivateur pourra rendre à la terre, sous forme de fumier, une grande partie de ce qu'il lui aura pris, et, des lors, le lin cessera d'être classé parmi les plantes épuisantes.

Notre qu'il pussent de cho pendant jeune l'face u de bie cette fi

« La j qu'une voisine nieur d'jà ét dos au

« La avec u la tête rideau gligé d Tou y avai l'ingér plai's r alte n au s cieus

« Q reté, certai ainsi d magin ouvert

« Bien ! Ecoute, Charles : je ne veux ni sortir ni être troublé dans mon travail d'aujourd'hui; ôte la clef de la porte et n'oublie pas, pour l'amour de Dieu, que je ne suis pas chez moi, n'importe pour qui. »

« Non, j'y ai pensé; — on m'a promis de me donner réponse demain. »

« Bien ! Ecoute, Charles : je ne veux ni sortir ni être troublé dans mon travail d'aujourd'hui; ôte la clef de la porte et n'oublie pas, pour l'amour de Dieu, que je ne suis pas chez moi, n'importe pour qui. »

« Non, j'y ai pensé; — on m'a promis de me donner réponse demain. »

« Bien ! Ecoute, Charles : je ne veux ni sortir ni être troublé dans mon travail d'aujourd'hui; ôte la clef de la porte et n'oublie pas, pour l'amour de Dieu, que je ne suis pas chez moi, n'importe pour qui. »

« Non, j'y ai pensé; — on m'a promis de me donner réponse demain. »

« Bien ! Ecoute, Charles : je ne veux ni sortir ni être troublé dans mon travail d'aujourd'hui; ôte la clef de la porte et n'oublie pas, pour l'amour de Dieu, que je ne suis pas chez moi, n'importe pour qui. »

— U près M mune, sence r cave so ment, lui cou poussé fut.

Reve ne retr qu'ils é Mais le pour y de voi prouvé le cada le pain la pein

La j et, le Varenn ensang doute, de met

On s ont po de barl jamais Prost é

— Q concier Beauco Voic exagéro Le b de Lacc une ma avait ap apparté s'adres

— D dit-il à tueux. — T Cerbèr

— C s'il vou — D anticha — A — E — N

ni chat res; m campag On le fait de — C La e mauvai

On r fond, l Coch de voir descen

Au h concier — M sentira tiendra mais je

— U le cèlè de fair électric et si c montre avec la frais éper

perpét

perpét

perpét

perpét

perpét

perpét

perpét

perpét

perpét

perpét

perpét

perpét

perpét

perpét